

L'Albanie et Napoléon

L'Albanie et Napoléon 1^{er}, tel est le titre du volume remarquablement documenté et d'une actualité très vivante (Hachette, éditeur) où M. A. Boppe retrace les relations de Napoléon avec Ali de Tépélen, pacha de Janina, a qui Byron, Hugo et Dumas firent une redoutable auréole. Lorsque, en 1797, l'annexion de Venise nous rendit maîtres en même temps que de Corfou et des îles voisines, des quelques points que la République vénitienne tenait sur le continent pour assurer la sécurité de ses possessions insulaires, on ne connaissait guère en France l'Albanie. On y avait oublié les relations étroites entretenues de 1612 à 1619 par le duc de Nevers avec les Beys qu'il avait cherché à entraîner dans sa croisade contre le Turc on ne se souvenait plus que, dans certains ports de la côte albanaise et notamment de Durazzo, l'ambassade de France à Constantinople avait, à différentes reprises, établi à demeure, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, un agent relevant du consulat de Salonique, en vue de faciliter le transport des dépêches du Roi, auxquelles les routes postales ordinaires sur mer ou sur terre étaient interdites par des guerres ou des révolutions. On savait seulement que l'arsenal de Toulon tirait de cette région les plus beaux bois qu'employaient nos constructions navales. Pierre-Jérôme Dupré, qui était à la fin du dix-huitième siècle titulaire de ce poste, avait senti la nécessité d'entretenir de cordiales relations avec les chefs Albanais du voisinage et particulièrement avec celui qui paraissait le plus puissant et le plus riche.

Ali de Tépélen n'était pas, arrivé encore à l'apogée de sa puissance; ses intrigues et ses crimes lui préparaient seulement la légende qui allait bientôt entourer son nom. Depuis 1788 il s'était fait reconnaître par le Sultan comme Pacha de Tricala, puis de Janina; aux territoires qu'il s'était acquis dans la Zagorie, il avait peu à peu ajouté la plus grande partie des cantons de Conitza, de Premeti, étendant chaque jour ses domaines, combattant ses voisins, principalement les Souliotes et se ménageant pour ces expéditions l'appui des chefs des compagnies d'Armatotes qui infestaient ces régions, les Boucovalas, les Christaki, dont les hauts faits sont de nos jours encore célébrés dans les chants populaires de l'Albanie. Les territoires qu'il n'osait s'approprier par les armes, il cherchait à se les procurer par des alliances, et quoique des précédents sanglants eussent montré quels périls couraient ceux qui entraient dans sa famille, il avait obtenu pour ses deux fils, Moutkar et Vely, les deux filles du Pacha de Bérat. Il s'assurait ainsi des otages qui le garantissaient contre les mesures que la Porte pouvait être tentée de prendre contre lui; car s'il aspirait à l'indépendance, « sentiments que la nature du pays qu'il gouverne ne pouvait manquer de lui inspirer », il reculait « politiquement » le moment où il lui faudrait « se déclarer » et par des présents habilement répandus dans l'entourage du Sultan il se ménageait des amitiés qui le protégeaient contre

A Bérat, en effet, Ibrahim, Bey de Vallona, avait succédé à Courd Pacha, son beau-père, et de nombreux clans albanais lui obéissaient. Delvino était le fief d'une des plus grandes familles de la Lapourie, les Coca, dont l'héritier, Moustapha, considérait Ali de Tépélen comme un simple parvenu. Proïno de Pamythia, sans avoir autant de puissance, prétendait à une aussi ancienne noblesse. Enclavés dans les territoires de ces différents beys, le pays des Souliotes, la Chimera, les cantons d'Argirocastro, de Gardichi, de Zoulati, avaient pu conserver une sorte d'autonomie. Les Pachas de Janina, de Bérat, de Delvino, se disputaient ces pays tout en cherchant à se concilier l'amitié, des petits clans féodaux du voisinage, dont les chefs, l'aga de Margariti, Hassan Tchaparî, Ali de Massarakia, Melek de Gomenizza, Mourto d'Arpissa et les deux agas de Conispoli, Ibrahim Dem et Daglany, entretenaient à l'exemple des Beys plus importants, des émissaires à Corfou.

Les Vénitiens avaient eu besoin de tous ces Beys pour assurer leur subsistance dans les îles; la même nécessité s'imposa aux autorités militaires françaises à leur arrivée à Corfou, le 27 juin 1797 il leur fallut tirer des côtes d'Epire les vivres, les bestiaux, les bois et la plupart des objets prévus pour l'alimentation ou pour les usages journaliers des troupes et de la population. Autant pour se ménager la bonne volonté des Beys dont ce ravitaillement dépendait, que pour se rendre compte de l'état des positions que la France tenait de Venise sur le continent, à Buthrinto, Parga, Vonizza et Preveza, le général Gentili entreprit dans les anciennes possessions vénitiennes une tournée qui lui donna l'occasion de s'entretenir avec le Pacha de Janina.

La rencontre eut lieu « sur les ruines de l'ancienne Buthrote » dans cette plaine déserte où quelques jours auparavant l'historiographe de l'expédition, Arnault, n'avait vu qu'un misérable turc et un fier albanais armé de toutes pièces « il avait donné l'aumône au premier et s'était estimé très heureux que le second ne lui eût pas demandé la bourse ». Ali se montra moins réservé à l'égard du général Gentili, et lui fit « quelques demandes fort indiscrettes ». Ne se contentant plus des « deux braves maîtres canonniers et des deux bombardiers » qu'il avait dans une lettre à Bonaparte, exprimé le désir d'avoir à sa disposition pour un an ou deux, ou de la poudre et du Kirlanguitch, voilier destiné à naviguer dans le golfe d'Arta, qu'Arnault représentait comme sa seule ambition, le Pacha de Janina réclamait le droit que les Vénitiens lui avaient toujours refusé d'entretenir des barques dans le détroit de Corfou, et allait même jusqu'à émettre la prétention de s'établir à Buthrinto.

Le général français accueillit avec prudence les demandes du Pacha; il se borna à lui envoyer deux sous-officiers d'artillerie, Pollet aîné, sergent au 3^e régiment d'artillerie à pied, et Ried, sergent à la 15^e compagnie d'artillerie sédentaire. Il était d'ailleurs fort embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de tous ces chefs albanais en lutte les uns avec les autres « quoique notre politique pût être de soutenir Ali, notre ami », il n'osait pas « se mêler dans ces querelles, pour ne donner aucun motif de plainte à la Porte ottomane ».

« Vous avez très bien fait, lui répondait Bonaparte, de vous refuser aux prétentions d'Ali Pacha. Tout en l'empêchant d'empiéter sur ce qui nous appartient, vous devez cependant le favoriser autant qu'il sera en vous. Il est de l'intérêt de la République que ce Pacha acquière un grand accroissement, batte tous ses rivaux, afin qu'il puisse devenir un prince assez conséquent pour pouvoir rendre des services à la République. Les établissements que nous avons sont si près de lui, qu'il n'est jamais possible qu'il puisse cesser d'avoir intérêt d'être notre ami. Envoyez des officiers d'état-major et du génie auprès de lui afin de vous rendre un état de la situation de la population et des coutumes de toute l'Albanie ».

Ces instructions dont Gentili aurait sans doute usé avec ménagement laissèrent son successeur, Chabot, maître d'entamer avec Ali Pacha des relations auxquelles ne le poussait que trop le chef d'état-major de la division du Levant. En revêtant l'uniforme d'adjudant général qu'il devait aux hasards de la Révolution, Nicolas Roze n'avait pu dépouiller les traits particuliers qu'avait donnés à son caractère un long séjour dans les échelles du Levant. Plus fait pour la politique que pour la carrière des armes, il se laissa entraîner dans les mille intrigues dont les Albanais sont si friands et voulut faire figure de diplomate au milieu de tous ces Beys qui jouaient au souverain. Ce fut dès lors entre la côte d'Epire et Corfou un incessant échange de communications; Ali, envoyait ses secrétaires, « le fidèle et bien-aimé Démétrius Basilius » ou « Papas Dimitri, surnommé Grammatico », à « son ami le général Sabot », ainsi qu'il l'appelait à la grecque; Chabot dépêchait à son tour à Janina son aide de camp, le capitaine Scheffer, le legracieux Henri », dont le Pacha vantait dans une lettre « les aimables et bonnes qualités ». Mais il n'y avait en réalité rien de sérieux sous ces politesses.

Ali se trouvait alors dans la plus grande perplexité. Pressé par la Porte de se rendre à l'armée envoyée contre le Pacha de Widdin, Passwan Oglou, il aurait voulu se dérober à un ordre qui l'obligeait à combattre un rebelle dont il aspirait à imiter l'exemple. « A moins, faisait-il dire au général Chabot, que l'on ne me donne 10,000 Français et 100,000 sequins (environ un million de francs), je ne puis désobéir ». Quelque désireux que le gouvernement français pût être, au moment où il préparait ses plans sur l'Egypte, de contenir Passwan Oglou et d'empêcher les contingents albanais de Janina d'aller rejoindre l'armée ottomane sous les murs de Widdin, Chabot estima qu'Ali Pacha mettait à son amitié un prix trop élevé; il dut le laisser partir pour le camp ottoman avec ses deux sous-officiers d'artillerie français.

Le départ du Pacha ne ralentit pas l'activité diplomatique des officiers de Corfou. « Ces entreprises des généraux sur la puissance civile » irritaient singulièrement les commissaires du Gouvernement, qui dans leurs rapports au Directoire s'élevaient contre « ces fausses démarches dues à l'ivresse du pouvoir, défaut commun à tous les militaires qui commandent dans ces départements ». De son côté d'ailleurs, le Ministre des Relations extérieures se préoccupait de ces « négociations entamées si indiscrètement avec le Pacha de Janina ». « On ne peut être trop en garde contre lui, écrivait Talleyrand, le 9 mars 1798. Cet homme joint à des lumières peu communes à un Musulman un esprit rusé et un caractère ambitieux. Les ouvertures qu'il ferait pourraient bien être concertées avec la Porte. Quelque désir que ce Pacha ait d'affermir et d'étendre sa puissance, il est trop clairvoyant pour ne pas apercevoir que l'esprit républicain, introduit avec nos guerriers dans le pays qu'il gouverne et aux environnants, renverserait son autorité et qu'il serait la victime de sa propre ambition. D'ailleurs, il ne faut pas se fier trop légèrement à ces sortes de gens. Les Autrichiens se repentirent dans leurs dernières guerres avec la Porte de s'être trop fiés à Mahmoud Pacha de Scutari ». En dépit de ces sages avertissements, le Directoire, qui avait d'abord désiré « suivre à l'égard des provinces du Grand Seigneur qui avoisinaient les îles nouvellement acquises par la République, un système purement passif et stationnaire », se trouva entraîné à modifier sa politique quand l'expédition d'Égypte fut décidée. Il importait dès lors que la France s'attirât les sympathies des populations dont là Turquie pouvait avoir intérêt à rechercher l'appui. Tandis qu'à Ancône, un véritable comité d'insurrection s'organisait en vue de répandre les idées françaises dans le Magne et dans les parties de la Morée que, sur l'ordre de Bonaparte, Dimo et Nicolo Stephanoli venaient de visiter, des émissaires cherchaient à nouer des relations avec Passwan Oglou, qui sur les rives du Danube pouvait, comme le Pacha de Janina en Épire, détourner, l'attention de la Porte des événements dont l'Égypte allait être le théâtre. Les officiers de Corfou pouvaient dans ces conditions s'adonner librement à leur goût pour les intrigues de la politique albanaise. Bonaparte d'ailleurs leur en donnait l'exemple.

Son aide de camp, Lavallette, arrivait en effet à Corfou dans les premiers jours du mois de juillet 1798, à bord de la frégate l'Artémise. Il venait annoncer la prise de Malte à Chabot qui avait ordre de répandre la nouvelle parmi les Pachas depuis Scutari jusqu'en Morée; mais il avait surtout pour mission de voir Ali Pacha. La lettre qu'il devait lui remettre ne contenait « rien autre chose que d'ajouter foi » à ce qu'il lui dirait « seul avec lui » à l'aide d'« un truchement sûr », dans un entretien dont Bonaparte avait lui-même fixé les termes « Vous lui direz que, venant de m'emparer de Malte et me trouvant dans ces mers avec 30 vaisseaux et 50,000 hommes, j'ai des relations avec lui et que je désire savoir si je peux compter sur lui; que je désirerais aussi qu'il envoyât près de moi, en l'embarquant sur la frégate, un homme de marque et qui eût sa confiance que sur, les services qu'il a rendus aux Français et sur sa bravoure et son courage, si il me montre de la confiance et qu'il veuille me seconder, je puis accroître de beaucoup sa gloire et sa destinée ».

L'absence d'Ali, retenu depuis quatre mois sous les murs de Widdin, mit l'aide de camp de Bonaparte dans l'impossibilité de remplir sa mission. Chabot ne s'en consolait pas; il ne doutait pas qu'en s'entretenant avec le Pacha de Janina, Lavallette « eût fini de nous l'attacher pour toujours ». L'amitié d'Ali lui semblait la meilleure garantie que nous puissions avoir contre l'attaque que les Turcs pourraient être tentés de diriger contre nous et il s'attendait à voir le Pacha revenir de Widdin « aussitôt qu'il serait instruit de la prise de Malte et de l'approche de nos troupes ».

Bonaparte partageait cette illusion mais la réalité était tout autre. Dès qu'il avait eu vent des projets des Français, Ali, ainsi que l'avait si bien prévu Talleyrand, s'en était inquiété, il avait, de Widdin même, prescrit à ses fils de se tenir prêts à toute éventualité sur son ordre, Mouktar et Vely s'étaient réconciliés avec le Pacha de Delvino, avec les Beys voisins; et ils avaient signé avec les Souliotes une paix, peu sûre d'ailleurs, car ces derniers faisaient au même moment des ouvertures au commissaire civil de Corfou. Les dispositions prises ainsi par les Albanais s'accordaient mal avec les sentiments que leur prêtaient les officiers de la division de Corfou; ces derniers ignoraient en effet que le Pacha de Janina s'était nettement déclaré en faveur du Sultan au moment où la Porte avait rompu toutes relations avec le gouvernement français, dont les armées venaient d'envahir l'Égypte; et, malgré les avertissements qu'ils recevaient de la terre ferme, où, dans les environs des postes français, des mouvements suspects avaient été signalés, ils continuaient à mettre leur confiance en Ali. Mais il leur fallut bientôt se rendre à l'évidence, Ah en revenant de Widdin était décidé à lever le masque; il y fut encouragé par la nouvelle du désastre d'Aboukir qu'il reçut avant que l'état-major ne pût en avoir connaissance à Corfou.

Ayant invité l'adjudant général Roze à une entrevue dans la maison de l'aga Hassan Tchapari, à Filiatès, il faisait amener en prisonnier devant lui cet officier qui se croyait sûr d'une amitié dont il avait reçu maintes preuves et à laquelle il avait dû jusqu'à sa femme, cette jeune Zoitza aux yeux noirs, « renommée par sa beauté entre les femmes enchanteresses dont Janina peut se vanter de posséder l'élite et la fleur ». Il faisait en même temps interner à Conispolis le sous-lieutenant Steil, de la 72^{ème} demi-brigade, que le commandant de Butrinto lui avait, envoyé sur sa demande, et, comme si ce double guet-apens ne suffisait pas pour éclairer le général Chabot sur ses intentions, le Pacha envoyait au commandant de la division française un véritable ultimatum; dans une lettre du 7 octobre 1798, il lui déclarait qu'il garderait Roze comme otage, et qu'il ne rendrait aux Français son amitié que lorsqu'il aurait été indemnisé de fournitures dont il réclamait le paiement et qu'il aurait été mis en possession de Prévéza, de Vonizza, de Saint-Maure et de la pêcherie de Butrinto et pour cela », et à condition que Chabot « ne trouble ni les hommes, ni les endroits », il jurait de rester avec nous « mieux encore que par le passé ». Il suffisait pour « arranger cette affaire de lui envoyer quelques sages Français qui sachent le grec ou quelques Grecs qui lui parleraient d'affaires justes.

Mais le temps des négociations était passé. Tandis que Bonaparte, dans l'éloignement du Caire, pensant encore aux avantages que pouvait lui procurer l'amitié d'Ali, envoyait Croizier à Corfou pour lui rapporter des nouvelles d'Albanie, les Albanais s'étaient jetés sur les quelques Français qui, campés sur l'emplacement de l'ancienne Nicopolis, avaient mission de défendre Prévéza et combattirent héroïquement « sur ce coin de terre ignoré, sans témoins de leur courage, sans espérance d'un souvenir, uniquement pour accomplir un devoir et rester digne de la France ».

La victoire remportée par les 15,000 Albanais qu'Ali et ses deux fils avaient lancés contre les quatre cents soldats de la 6^{ème} et de la 79^{ème} demi-brigade donna au Pacha de Janina le droit de réclamer une participation dans les opérations du siège que vint bientôt mettre devant Corfou la flotte combinée de l'amiral russe Ouchakow et de l'amiral turc Cadri Pacha.

A. Boppe.